

## Avant-propos

**J'**ai rencontré pour la première fois Michel Poueyou il y a une quinzaine d'années devant une sublime marine de Van Dongen exposée dans sa galerie. La rumeur de province voulait que cet homme traînât un passé de truand et un interminable casier judiciaire. Quelle importance si les comptes étaient soldés ?

De loin en loin, je l'apercevais, cigare au bec et Ray Bans noires sur le nez, toujours accompagné de son épouse. La vitrine de leur galerie manifestait des goûts aventureux dans cette rue de Tours où s'alignent les antiquaires portés sur la commode Empire et le rustique.

Il m'arrivait également de l'entrevoir au bureau de tabac, devisant paisiblement dans l'arrière-boutique, accoudé... au coffre-fort. Alain, le buraliste, qu'il en soit remercié, fit le lien entre nous. Michel Poueyou voulait raconter plus de quarante ans de délinquance et j'étais prêt à l'écouter. Mais je le soupçonne (amicalement) de s'être renseigné auprès d'une relation commune, un

commandant de police avec lequel il prend quotidiennement le café depuis des années. N'allais-je pas déformer ses propos ? Rajouter un peu de cervelle au plafond et de sang sur les murs comme l'affectionnent certains éditeurs ?

Non, Michel Poueyou a été un voleur. Un grand voleur. Ce n'est pas un vieux voyou mais un voyou à l'ancienne nettement plus attachant que l'immense majorité des prétendues peintures du milieu. Nettement plus intelligent aussi car, curieux et cultivé, il exerce aujourd'hui une profession habituellement réservée aux gens bien nés. L'intérêt de ces mois de travail réside dans l'épaisseur du personnage que Simonin et Le Breton auraient volontiers fréquenté.

M. E.

## Enfant de la guerre, enfant de misère

**J**e suis un enfant de la guerre. Sans elle, j'aurais été paysan ou bûcheron dans les Vosges. Un enfant de la guerre et de la misère. Élevé hors du quartier de mon enfance, je ne serais certainement pas devenu un voyou. Un « beau mec » comme disent les flics, fiché au grand banditisme, titulaire d'un casier aussi long qu'un jour sans pain.

Et je sais de quoi je parle.

Aujourd'hui encore, le souvenir d'une veillée de Noël me retourne toujours les tripes. Rabattus par le vent, des tourbillons de pluie giflaient les carreaux embués et rafistolés, les branches d'un tilleul s'entrechoquaient sous la fenêtre au gré des bourrasques et quelques rares voitures zigzaguaient vers l'église entre les mares des ornières. Toute la soirée, je suis resté assis devant le Godin malgré les injonctions de ma mère, Laure, qui m'exhortait à filer au lit. Moi, je la suppliais de ne plus mettre de bois dans le poêle. À cinq ans, six au maximum, on se demande comment le barbu

descendra par la cheminée si la fumée lui pique les yeux ? Elle s'est finalement endormie, lassée par mes questions. Les pas des derniers fidèles rentrant de la messe de minuit se sont éloignés, le feu est mort, le froid a envahi la pièce. Et puis... Rien.

Au milieu de la nuit, elle m'a retrouvé toujours planté à côté du fourneau, coudes sur les genoux, visage grognon entre les paumes.

– Qu'est-ce tu fiches là ?

– Ben, j'l'attends.

– Pfuuuu... Ce s'ra pas d'la tarte avec une tête de mule comme toi.

– Pourtant t'as écrit au Père Noël que j'étais gentil.

À cet instant, assise au bord du lit, elle a fondu en larmes, m'a tendu les bras, façon de m'inviter à grimper à ses côtés.

– Tu sais, Michel, le Père Noël, ben, y'en a pas, a-t-elle reniflé. Le Père Noël, c'est moi. Et cette année, j'avais pas un sous. Même pas de quoi t'acheter une orange.

À mon tour, je me suis mis à chouiner, crier, trépi-gner, menteuse, t'as tout simplement oublié de poster la lettre. À force de câlins je me suis endormi et, au lever du jour, elle m'envoya chercher du lait chez l'épicier. S'il acceptait de nous faire crédit...

Je suis né en 1939 dans les Vosges. Mon premier souvenir, ce sont les bombes, les craquements lugubres des charpentes en flammes, l'explosion de la gare de Gérardmer. Des ferrailles voltigeaient en sifflant au

travers du ciel noir de fumée, saturé de poussière. Le fracas des murs en train de s'effondrer couvrait les hurlements de gens affolés qui couraient Dieu sait où. Ma mère m'a pris sous son bras, assis sur le porte-bagages du vélo et en route. Autour de nous, dans une panique indescriptible, l'église, l'hôpital, la rue principale s'embrasaient. Nous avons finalement sauté à bord d'un tortillard qui, à son tour, fut bombardé. De nouveau des gerbes de feu, la valdingue des traverses et des éclats de rails en l'air tandis que le sol tremblait sous mes petits pieds. Comment avons-nous atterri dans une maison vide à Beaumesnil dans l'Eure ? Mystère.

Seule certitude parmi ces souvenirs flous, je volais déjà dans l'enceinte d'un campement allemand installé pas très loin de la ferme du père Chauvel, notre voisin. Tactique pour se concilier les gens du village ou juste à cause de ma bonne bouille, ils me laissaient fureter sous les tentes, regarder les tanks et parfois monter dessus. Haut comme trois pommes, je chapardais du pain noir, des conserves et même des cigarettes que je refilais au père Chauvel. Quelque part, chez moi, dans un tiroir, traîne une boîte de cigares de la Wehrmacht barbotée durant cet été 44 ! Une fin d'après-midi, alors que je jouais au pied d'une meule de paille, des moteurs bourdonnèrent au loin avant de se rapprocher. Le père Chauvel s'arrêta subitement de taper sur un piquet dans le champ voisin puis courut vers moi pour me balancer, en culottes courtes, dans un fossé plein d'orties. La vache, je lui en ai voulu... En fait, il m'a peut-être sauvé

la vie. Les avions surgirent d'un coup au-dessus du bocage pour mitrailler le camp des Boches. Mauricette, une fille placée à la ferme, âgée d'une vingtaine d'années, qui au même moment donnait à manger aux cochons, reçut une balle dans la cuisse. Je me souviens de l'explosion d'une ambulance, d'un Boche et d'un Russe enrôlé de force dans la Wehrmacht en train de s'étriper derrière la grange. Le père Chauvel m'enferma dans un placard pour m'épargner la vision du massacre. Ensuite les habitants de Beaumesnil furent confinés dans les caves du sanatorium en attendant l'arrivée des Américains. Mais ce n'était pas avec un paquet de chewing-gums et une tablette de chocolat par-ci par-là que ma mère et moi allions manger.

Elle était née quasiment aveugle, fille d'un cinglé de Russe blanc qui, l'hiver dans les Vosges, se lavait dans la cour en cassant la glace de l'abreuvoir. Ce grand-père, un paysan que je n'ai pas connu, terrorisait sa famille et jusqu'au village puisque personne n'a moufté devant les gendarmes quand il a zigouillé un de ses fils. La gamine, traitée comme un chien, il n'y a pas d'autre mot, passait ses journées sous la table de la cuisine au point qu'un vétérinaire du coin s'en émut.

– Au moins là, cette saloperie de bigleuse nous fout la paix, répliqua le père. Sinon, toujours dans nos pattes.

Après l'avoir auscultée, le véto convainquit les parents, sans trop forcer sur les violons je suppose, de lui confier la petite Laure. Une opération lui permit de

recupérer quelques dixièmes à chaque œil mais, même avec des lunettes cul de bouteille, sa vision demeurait limitée, la cantonnant aux ménages. J'ignore dans quelles circonstances cette femme plutôt passe-partout était devenue la maîtresse de mon père, un aviateur, marié, beau gosse issu d'une famille bourgeoise. Lors de ses passages épisodiques à Gérardmer il nous gâtait, vêtements chics, jouets, restaurant. On ne l'a jamais revu après la guerre. À six ans, j'étais donc le petit homme de la maison. Un petit homme qui n'allait pas tarder à faire la connaissance des gendarmes. Un soir, ils frappèrent à la porte de la maison de Beaumesnil. Depuis plusieurs jours ma mère ne m'envoyait pas à l'école et la directrice s'inquiétait.

– Pas que je refuse qu'il aille en classe, avoua-t-elle, honteuse, mais il n'a plus de chaussures...

Un des gendarmes mesura approximativement mon pied et ils remontèrent dans leur Juva 4. Une heure plus tard, ils étaient de retour, une paire de godasses usagées à la main. Celles d'un de leurs gamins je suppose. Nous n'avions rien à nous mettre, ni sur le dos, ni dans le ventre. Le comble de la misère. Un matin d'été, je m'en souviens comme si c'était hier, elle maraudait des patates au milieu d'un champ.

– Tu ne bouges pas du bord de ce chemin, derrière cet arbre creux. Si quelqu'un arrive, tu siffles, m'intimait-elle.

Un rayon de soleil m'obligeait à cligner des yeux si bien que j'ai avancé de quelques pas. À ce moment, pas

très loin, des branches craquèrent. Quelqu'un fourrageait dans une haie d'où s'échappa une volée d'oiseaux. Un braconnier ? Il n'aurait pas gratté la terre de la sorte. Et soudain, il surgit à moins de dix mètres. Un sanglier ! Le père Chauvel m'avait prévenu que ces bestiaux pouvaient culbuter un homme et le tuer d'un coup de mâchoire. La trouille m'a pétrifié sur place tandis qu'il détalait en grognassant vers un bosquet. J'en tremblais encore quand, au loin, se profila la silhouette d'un cycliste. J'ai voulu siffler mais, hé, à six ans, personne ne m'avait encore appris. Et le paysan approchait. Il pédalait à son train, nez au vent, tenant d'une main un cageot de poireaux posé sur le guidon. Fuuu, fuuuu, je me tortillais les lèvres dans tous les sens, j'y glissais des doigts, macache ! Impossible de siffler. Si au moins la chaîne avait grincé... Le bonhomme passa finalement à ma hauteur sans se fendre d'un coup d'œil. J'ai poussé un soupir de soulagement mais si ma mère, affairée à fouiller la terre à mains nues n'avait rien vu, elle avait tout de même deviné le passage d'une ombre. Sous le coup de l'émotion – un vol de lait se payait de trois mois ferme et celui d'un veau de six ans – je me suis ramassé illico une de ces ratatouilles...

Après le départ des Allemands, je volais sans le voler le père Chauvel, un bon vieux à la moustache roussie par les mégots, toujours fringué d'une salopette de mécano. Sa femme, pas commode, brune, les cheveux au carré, n'aurait pas apprécié, alors il laissait traîner des trucs à ma portée, des pommes, des œufs, la clé du

saloir où je piquais du lard. Un jour, une tante de Paris se trouvait à Beaumesnil en espérant rapporter un peu de ravitaillement. Pendant que je ramassais du bois mort, les deux femmes tentèrent de cravater des poules qui picoraient derrière une grange. En vain. Rentré à la maison, je leur ai montré comment les attirer à l'aide d'une poignée de grains jusqu'à la cuisine et, hop, j'ai tordu le cou d'une bestiole.

– Balancez les plumes dans le bois, j'ai dit. Le père Chauvel croira qu'un renard l'a bouffée.

Elles me dévisagèrent tel le diable habillé en toréador. Plus tard, lors d'un parloir en prison, ma mère me demanda ce qu'elle avait raté avec moi. Rien. J'étais juste un gamin doué pour observer et apprendre comment dégouter de quoi se caler l'estomac. Jusqu'à son dernier souffle, elle m'a cru né avec une sorte de gêne du vol. Tout ça selon elle, parce qu'à deux ans, à Gérardmer, je trottais régulièrement jusqu'au cimetière tout proche, pour y piquer le tricycle de la fille du fossoyeur. Et lorsque le croque-mort me demandait gentiment de le rendre, eh bien, je niais ! Le tricycle, une fois, il l'avait découvert caché dans un appentis.

En 1946, à Rouen, ma mère épousa Marcel Poueyou, un garde-chasse veuf rencontré avant-guerre dans les Vosges. Quand ? Comment ? Jamais elle ne me l'a confié mais j'ai compris plus tard que nous avons fui des Vosges vers la Normandie afin de le retrouver. À coup sûr, il lui avait fait miroiter monts et merveilles,

peut-être un emploi dans une des propriétés qu'il surveillait. C'était un colosse au visage taillé à la serpe, les joues creuses et un sourire enjôleur qui plaisait aux femmes. Sauf qu'avec moi, il souriait chaque fois que lui tombait un œil ! Allez comprendre pourquoi cette espèce de brute alcoolique m'a reconnu ? Le mariage a tenu le temps que naisse une fille, ma sœur Évelyne. Puis, un soir où, plein comme une huître, il l'avait rouée de coups, ma mère prit ses cliques et ses claques. Je suis resté à Mont-Saint-Aignan, à côté de Rouen, chez ce saligaud qui me haïssait au point d'avoir dressé son chien contre moi. Une saloperie de clebs noir, énorme, une terreur. Et pourtant, je n'avais déjà pas froid au yeux. Le bâtard. J'étais le bâtard. Pas de pain pour le bâtard, il gueulait en cognant du poing sur la table. Pas de Noël pour le bâtard. Pour un oui, pour un non, cette pourriture me collait des raclées. Preuve de ses compétences en picole et bourre-pif, il décrocha plus tard l'examen de CRS ! Un après-midi, je m'empiffrais de cerises dans le jardin, peinard, à califourchon sur une branche.

– Ton père arrive. 'magne-toi de descendre, me prévint le voisin, un maçon sympa.

En général, Marcel Poueyou éclusait des ballons au bistrot d'à côté avant de rentrer faire son cirque. Je me suis donc goinfré d'une dernière poignée, persuadé de lui faire la nique. Manque de pot, il dérogea exceptionnellement à son habitude.

– Tu bouffes mes cerises, salaud ! Eh bien, tu vas pouvoir en attraper une indigestion !

Ni une ni deux, il attachait le chien au tronc. Impossible de descendre. Le lendemain matin, à l'aube, le voisin m'aperçut, trempé par la rosée, recroquevillé dans l'arbre.

– Qu'est-ce tu fous là, Michel ? Me dis pas...

Le maçon s'en est retourné, a toqué à notre porte avant de coller une branlée à ce fumier de CRS.

Je suis donc reparti à Rouen vivre en compagnie de ma mère, désormais femme de ménage à l'hôtel Albert-I<sup>er</sup> tenu par deux homosexuels qui lui épargnaient les tâches pénibles. Ils m'ont agencé une chambre, acheté des vêtements, et m'aidaient à l'heure des devoirs. À huit ans, pour la première fois, je mangeais à ma faim sans voler, je dormais dans une chambre à moi tout seul ! Et puis, je découvrais les objets de luxe. Une commode Louis XV ou une pendule au nègre en bronze ciselé d'époque Restauration avec laquelle ils m'autorisaient à jouer. Malheureusement, sur la route des sports d'hiver, les deux hommes se sont tués en voiture.

Sans travail ni domicile, ma mère m'a placé au fin fond du bocage, à Bihorel, dans une famille très pieuse où un curé, l'abbé Deschamps, me prit sous son aile. Ces deux années m'ont profondément marqué puisque, sans être calotin, j'en conserve une foi profonde. Aujourd'hui encore, il m'arrive fréquemment d'aller bavarder

avec les sœurs de la basilique Saint-Martin de Tours. Enfant de chœur modèle à Bihorel, incollable sur la liturgie, je servais parfois trois messes, un baptême et deux vêpres le même dimanche. J'adorais les aubes, les étoles, les ciboires. En fait, le curé me préparait pour le petit séminaire parce que je connaissais mieux le Confiteor que l'alphabet ! En semaine, il venait parfois me chercher à l'école à l'occasion d'un enterrement ou le samedi matin pour un mariage. Je lui dois d'avoir écouté pour la première fois de la musique classique, Bach, Mozart dont il passait des disques au presbytère sur un électrophone. Et le dimanche midi, hop, l'abbé m'emmenait déjeuner chez les bourgeois. Auparavant, on m'avait placé dans une première famille où le père me faisait grimper sur ses genoux de façon à me passer la main dans la culotte... D'un coup de dents, je lui avais à moitié déchiqueté une oreille !

À cette période, ma mère ne donnait plus aucune nouvelle. Toujours aussi mystérieusement, peut-être une histoire de vol pour acheter des timbres, on m'a ensuite collé à l'Assistance publique. À l'époque, les mioches miséreux ne valaient guère plus qu'un ballot de linge sale. Pas besoin d'assistante sociale pour t'expédier à droite ou à gauche. Boule à zéro, une paire de sabots aux pieds et un morceau de pain le matin que les sœurs nous disaient de cacher sous nos blouses sous peine de se faire dépouiller par les adultes. Un jour, par hasard, dans un couloir de l'hôpital de Bernay, j'ai reconnu ma mère. Elle, bien sûr, ne m'avait pas vu.